Le cas Sneijder



JEAN-PAUL DUBOIS

Le cas Sneijder

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929968-6

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Hélène, à Tsubaki, Louis et Arthur, et évidemment, à Charlie, Watson et Julius

« La partie rationnelle de notre cerveau savait que les accidents sont des accidents et qu'ils ne démontrent que le néant absurde de tout ce qui est, pourtant nous voulons plaquer des grilles de lecture sur ce qui nous entoure, nous entrecroisons des lignes vectorisées qui reviennent toujours à nous, au point de départ, en tout cas au point d'appui d'Archimède qui permet de hisser ce monde lourd, confus, encombré, jusqu'à une forme schématique que nous pouvons traiter. »

JOHN UPDIKE

Je me souviens de tout ce que j'ai fait, dit ou entendu. Des êtres et des choses, de l'essentiel comme du détail, fût-il mièvre, insignifiant ou superfétatoire. Je garde, je stocke, j'accumule, sans discernement ni hiérarchie, m'encombrant d'un accablant fardeau qui en permanence travaille mon âme et mes os. Je voudrais parfois libérer mon esprit et me déprendre de ma mémoire. Trancher dans le passé avec un hachoir de boucher. Mais cela m'est impossible. Je ne souffre ni d'hypermnésie ni d'un de ces troubles modernes du comportement solubles dans le Bromazepam. Je crois savoir ce qui ne fonctionne pas chez moi. Je n'oublie rien. Je suis privé de cette capacité d'effacement qui nous permet de nous alléger du poids de notre passé. En le retaillant saison après saison, en lui donnant une forme acceptable, nous nous efforçons de le cantonner dans des domaines raisonnables. C'est la seule façon de lutter contre cette fonction d'enregistrement envahissante et destructrice. Mais quelle que soit l'ampleur de nos coupes, année après année, tel un lierre têtu et dévorant, lentement, notre mémoire nous tue.



UN

Je devrais être mort depuis le mardi 4 janvier 2011. Et pourtant je suis là, chez moi, dans cette maison qui m'est de plus en plus étrangère, assis, seul devant la fenêtre, repensant à une infinité de détails, réfléchissant à toutes ces petites choses méticuleusement assemblées par le hasard et qui, ce jour-là, ont concouru à ma survie. Nous étions cinq dans la cabine. Je suis le seul survivant.

L'accident s'est produit à 13 h 12 précises. Le mécanisme de ma montre s'est bloqué sous l'effet du choc. Depuis ma sortie de l'hôpital je la porte à mon poignet droit. Elle m'accompagne partout, silencieuse, l'oscillateur mécanique à l'arrêt, le balancier et la trotteuse figés, me rappelant, parfois, lorsque la manche de ma chemise découvre le cadran, l'heure qu'il est vraiment et qu'il sera sans doute à chaque minute, jusqu'à la fin de ma vie.

Avant de parler de ce 4 janvier, il me faut revenir sur un événement qui s'est produit le 3 au soir et qui, depuis, ne cesse de m'accompagner comme une ombre qui ne serait pas la mienne.

J'étais dans la cuisine, je préparais des pâtes au pesto en regardant la neige recouvrir le jardin et former une accumulation cotonneuse sur le rebord de la fenêtre. La télévision donnait des nouvelles qui se diluaient dans l'air chargé des effluves de basilic. Mon attention fut attirée par les images

d'un curieux reportage. On y voyait des hommes vêtus de combinaisons blanches, portant des gants de protection, et le visage recouvert d'un masque à gaz, ramasser d'innombrables oiseaux morts dans les rues et sur les toits des maisons d'un petit village. Ces fossoyeurs aviaires saisissaient délicatement les cadavres avec une pince ou du bout des doigts, comme s'ils manipulaient une matière dangereuse, et les glissaient dans des sacs en plastique noirs. La scène se déroulait à Beebe en Arkansas, bourgade peuplée de cinq mille six cents habitants. En tout, on retrouva un peu plus de cinq mille oiseaux écrasés sur le sol. Presque un par habitant. L'hécatombe s'était produite durant la nuit. Les gens avaient entendu des bruits et surtout de violents impacts sur leurs toits. Comme si quelqu'un, dehors, jetait des pierres sur les bardeaux. Certains étaient sortis sur le seuil de leur porte et avaient vu alors tous ces oiseaux tombés du ciel: des carouges à épaulettes.

Au matin il y avait des cadavres partout. Et les habitants, qui s'avançaient avec prudence entre ces étranges alignements, ne savaient que dire ni penser. Il y avait là quelque chose de désarmant, d'éprouvant, qui rappelait *Magnolia*, ce film de Paul Thomas Anderson, dans lequel une pluie de crapauds s'abat sur Los Angeles, sans doute en référence à l'une des dix plaies d'Égypte et à ce facétieux châtiment divin. Mais ici point de batraciens, nulle justification punitive à faire valoir à Beebe, Arkansas, en cette nuit du premier de l'an. Des experts dépêchés sur place émirent l'hypothèse que ces cinq mille carouges à épaulettes avaient été foudroyés par une sorte de choc émotionnel dû à des feux d'artifice tirés dans le secteur. En revanche, ils se montrèrent moins affirmatifs en ce qui concernait le second volet de cette singulière histoire que

racontait maintenant le journaliste: le même jour, à moins d'une centaine de kilomètres de Beebe, on avait trouvé cent mille poissons morts flottant au fil de l'eau, sur la rivière Arkansas. Tous appartenaient aussi à une seule et même espèce: les tambours ocellés.

Dans la rue principale du village, les gens se regardaient, allaient puis revenaient, poussaient une bête du bout du pied, levaient de temps à autre la tête vers les nuages, comme s'ils espéraient une explication miraculeuse face à tous ces morts qui tombaient du ciel et remontaient du ventre des rivières.

C'est ainsi qu'Anna me découvrit, immobile devant l'écran, dans cet univers déréglé au cœur de l'Arkansas, comptant les corps des oiseaux, scrutant leur plumage, cherchant moi aussi à comprendre cette chose qui venait de se produire mais qui, de toute façon, n'aurait jamais de sens. Sauf peut-être pour moi. Car, dans leur innocence prémonitoire, ces images de chutes inéluctables me rapprochaient de ce qui m'attendait le lendemain.

- Qu'est-ce que tu fais?

Surpris et vaguement coupable de je ne sais quelle faute, je ne répondis rien, haussai les épaules et retournai à la préparation de mes pâtes. Je ne ressentais nullement l'envie d'exposer à ma femme les détails de cette histoire, sachant par avance qu'elle n'en ferait aucun cas.

Comme mon père, Anna est d'origine hollandaise. Solidement ancrée sur cette terre, pourvue d'une nature directe et pragmatique qui lui donne une emprise naturelle sur notre vie, elle se targue depuis toujours de savoir ce qui est bon pour nous et ne manque jamais de me le faire savoir. Ce tempérament directif est aussi en partie entretenu par son emploi de cadre chez Bell Canada. Cette puissante compagnie de télécommunications l'a recrutée en 2004 comme responsable du laboratoire de commande vocale, poste plus gratifiant que celui qu'elle occupait en France à cette époque. Elle travaille dans les nouveaux bâtiments de l'entreprise, baptisés Campus Bell, érigés sur l'île des Sœurs, sorte de riche et verdoyante principauté monégasque, implantée en bordure du fleuve Saint-Laurent et à proximité du pont Champlain, à Montréal. Pour futiles qu'elles semblent, ces précisions topographiques auront, le moment venu, leur importance.

À vrai dire, je n'ai jamais rien compris au travail de ma femme, ni à la façon dont elle l'exerce. À chaque fois que je l'ai interrogée à ce sujet, j'ai eu droit à un exposé sibyllin d'où il ressortait – mais je ne jurerai de rien – qu'aux confins d'une courbe asymptotique s'approchent, sans jamais se rejoindre, des notions absconses, telles que la «compétitivité réflexive» et la «solidarité frictionnelle». Lorsqu'il m'arrivait de lui demander ce qui se cachait derrière un tel sabir et en quoi consistaient vraiment ses recherches en matière de commande vocale, Anna s'exaspérait très vite de mon ignorance du monde technologique et managérial, stigmatisant au passage cet archaïsme borné qui me maintenait à l'écart des *univers à haut potentiel*.

Je ne saurai probablement jamais à quoi peut bien ressembler un *univers à haut potentiel*, sinon qu'il est le plus souvent peuplé de *top managers* et de *corporate leaders* pratiquant, entre autres, la *game theory* et le *joint product pricing*. Je pense qu'Anna éprouve un certain plaisir à me faire sentir que, sur un plan professionnel, nous ne vivons pas dans le même monde. Qu'elle appartient à ce qu'elle croit être une aristocratie postmoderne, alors que je végète dans les limbes de la

roture sociale à médiocre capacité. À bien des égards, Anna a raison. Nous ne vivons pas dans des univers miscibles ou compatibles. Lorsque, en cette soirée du 3 janvier, elle me surprit devant l'écran, tandis que, dehors, le tapis de la neige amortissait les rumeurs de la ville, je me sentis tout à fait incapable de lui raconter quoi que ce soit. Et surtout pas que, plus au sud, des milliers d'oiseaux trop émotifs, vêtus de leurs épaulettes pourpres, s'étaient donné rendez-vous aux premières heures de l'année pour mourir dans un endroit qui, jusque-là, avait eu tant de peine à exister.

Je me nomme Paul Sneijder. Je viens d'avoir soixante ans. Mon père, Bastiaan, est né à Scheveningen, petite station balnéaire située dans la banlieue de La Haye, au bord de la mer du Nord. Depuis des générations, les Sneijder fabriquent à l'unité de jolies vedettes fluviales à coque d'acier, dont le faible tirant d'eau leur permet de passer sous les ponts des innombrables canaux qui irriguent la Hollande. Située dans la zone technique du port, la Sneijder Fabriek est une modeste entreprise dont tous les employés, sans exception, appartiennent à ma famille. Mon père fut le seul Sneijder à jamais quitter Scheveningen. Ses quatre frères, eux, restèrent au chantier naval, perpétuant le travail de la tôle, cultivant le goût de la transmission et celui de l'œuvre commune. Sans doute réfractaire à l'appel des brasures, il quitta l'atelier à sa majorité, s'en alla vers le sud, fit par trois fois le tour de la France, puis, comme un chien des neiges qui finit par trouver sa place, tournoya sur lui-même et s'installa à Toulouse où il termina d'apprendre le français, langue qu'il parla jusqu'à sa mort avec un accent batave si prononcé qu'on le prenait

souvent pour un Allemand. Grâce à son petit bagage métallurgique, il put très vite décrocher un emploi dans une entreprise de sous-traitance de l'avionneur Latécoère. Ensuite il fut embauché comme chef d'atelier à Sud Aviation qui plus tard devint l'Aérospatiale. Il usina toutes sortes de pièces pour les Caravelle – avion qu'il vénérait en tout point – et même pour les Concorde, dont je l'entendis toujours dire le pire. Il faisait partie des rares employés détestant ce supersonique qu'il jugeait incroyablement disgracieux, bruyant et surtout bien trop compliqué. En matière d'aéronautique, mon père faisait valoir avec orgueil une théorie radicale héritée de son atavisme marin. «Le mieux est l'ennemi du bien », affirmaitil. Et il ajoutait: «Avec ce nez qui monte et qui descend, ce fuselage qui s'étire avec la vitesse comme du chewing-gum, et tous ces autres partis pris techniques bizarres, j'ai vraiment le sentiment qu'on a fabriqué un avion pour faire plaisir aux ingénieurs, mais certainement pas pour transporter des passagers.»

Osant ainsi blasphémer à l'intérieur même de l'entreprise, Bastiaan Sneijder fut longtemps mal noté par sa hiérarchie et critiqué en public par les syndicats. Pour l'épauler sur ce sujet délicat, comme du reste en tout autre domaine, il pouvait compter sur un soutien de qualité, celui de Maria Landes, ma mère, que tout le monde dans le quartier appelait, avec respect, la Doctoresse.

Fille d'agriculteurs ariégeois, sans appuis ni fortune, elle vint à Toulouse dans sa dix-huitième année afin de commencer des études de médecine. À l'époque, elle fut considérée comme une aberration sociale, une insolente provocation en regard d'un ordre patiemment établi, selon lequel, depuis des siècles, dans cette faculté, on se reproduisait de père en fils, en toute

impunité et tranquillité. Jamais ma mère ne voulut dire un mot du mépris et du dédain qu'elle avait endurés à la faculté pour mener à bien ses études. Et pas davantage sur la manière dont elle avait réussi à les financer. Elle donnait le sentiment d'avoir enfermé la mémoire de toutes ces années dans un coffre dont elle aurait jeté la clé au fond d'un fleuve lointain. Prisonnière de ses souvenirs, sans jamais s'alléger de quoi que ce soit, elle transporta jusqu'à la fin de ses jours ce lourd fardeau, envahissant et délétère.

Maria Landes rencontra mon père de façon assez logique, pour peu que l'on considère le hasard comme un partenaire attentif et bienveillant dans l'ordonnancement de nos existences. L'histoire est toute simple: Bastiaan Sneijder, lequel, en bon Hollandais, mit un point d'honneur à se déplacer toute sa vie à vélo, fut, ce jour-là, renversé par une voiture et transporté aux urgences de l'hôpital Purpan où ma mère l'attendait de toute éternité. Elle recousit ses plaies, remit de l'ordre dans son humérus droit et trouva du charme à ce patient batave qui parlait comme un Bavarois et qu'elle épousa l'année suivante, peu de temps avant d'ouvrir son cabinet dans notre appartement et de devenir pour nous tous, et pour l'ensemble du quartier de la Colombette, la Doctoresse.

Mon père me fit souvent part de l'émotion qu'il avait ressentie le jour où il avait lui-même fixé, sur le pilier du porche, la plaque de cuivre professionnelle de sa femme, sur laquelle on pouvait lire: « Maria Sneijder, médecine générale, consultations de 14 heures à 19 heures. »

C'est entre cet homme et cette femme, simples et bons, affectueux et lucides, que je grandis, dans un appartement silencieux auquel seul le discret va-et-vient des malades paraissait donner un peu de vie. Je me sentais orphelin d'un frère ou d'une sœur que je n'avais jamais eu, n'ayant pour compagnon de chambre qu'un bengali qui mourait régulièrement d'ennui dans sa cage, et que mon père s'entêtait à remplacer comme si de rien n'était.

Il me semble que cette enfance-là a duré des siècles. Pareilles en tout point, les journées se succédaient dans une douceur fade et confortable. Je pourrais dire que je me souviens de chacune d'entre elles. Du cliquetis des radiateurs de fonte, en hiver, quand la chaudière se remettait à chauffer. Des timides coups de sonnette annonçant l'arrivée des patients, et du double ou triple claquement de la porte d'entrée voilée qu'ils ne réussissaient pas à refermer en repartant. De l'incroyable odeur du cabinet de ma mère, dominée par des effluves camphrés et autres émanations de médicaments moins identifiables. De la cuisine qui, elle, ne sentait que très rarement la cuisine, sauf lorsque mon père décidait de préparer une de ses terrifiantes erwtensoep, sorte de soupe de pois compacte, accompagnée de saucisses, de pieds de porc et de lardons qui vous laissaient pour mort. Il y a tant d'autres choses que je n'ai pas oubliées, comme ce cendrier de cristal posé à l'angle du bureau de la Doctoresse, puisque alors médecins et patients fumaient de concert pendant la consultation.

Toutes ces choses inutiles et volatiles sont là, si présentes, si vivantes que je pourrais presque les toucher, les tenir dans le creux de la main et les regarder longtemps, comme on admire la fragile maquette d'un monde endormi.

Je me souviens aussi qu'à cette époque je pris vaguement conscience que ma solitude se doublait de celle de mes parents. En dehors de leur travail, ils ne voyaient presque pas d'amis et ne recevaient personne. Ce que je crus comprendre alors, c'est que les classes sociales étaient on ne peut plus étanches. Et qu'en conséquence les médecins n'allaient que rarement dîner chez les ouvriers. Et mon père en était un. Était-ce en raison de ses origines modestes, de ses difficultés à terminer ses études, que ma mère n'osa jamais briser ce tabou? En tout cas aucun confrère ne vint jamais partager notre repas à la maison.

Au fond, je suis convaincu que ni Maria ni Bastiaan ne souffrirent de ce ridicule état des choses. Durant toutes ces années, l'une se contenta d'effectuer ses consultations, l'autre fut ravi d'usiner en maugréant, et, le reste du temps, ensemble, je crois qu'ils s'aimèrent.

Je ne dirais pas que ma vie sentimentale fut aussi simple et harmonieuse. J'ai même souvent la certitude qu'elle oscilla en permanence entre chaos et confusion. Je me suis marié deux fois. Ce qui ne prouve ni n'infirme rien de ce qui précède. Ma première compagne avait un prénom aussi délicat à énoncer qu'à porter: Gladys. Gladys Valence. Je parle d'elle au passé car elle est décédée en l'an 2000, pendant la nuit de la Saint-Sylvestre. On la retrouva morte au volant de sa vieille voiture décapotable, avec plus de trois grammes et demi d'alcool dans le sang. À la suite vraisemblablement d'une fausse manœuvre, le véhicule avait glissé dans les eaux glaciales d'un étang et s'était enfoncé jusqu'à mi-portière. C'est ainsi que l'on découvrit Gladys, immergée jusqu'à la taille, mains sur le volant, ayant sans doute succombé à un arrêt cardiaque consécutif à une hypothermie. Lorsque l'on m'apprit la nouvelle, je fus bouleversé, mais nullement surpris. Pour autant qu'il m'en souvienne, je n'ai jamais vu Gladys sobre durant notre vie commune. Et ce n'est pas une clause de style. Du jour de notre rencontre à celui de notre séparation, je la revois parler, téléphoner, lire ou travailler, toujours un verre à la main. C'était une femme formidablement intuitive, subtile dans sa perception de l'existence, originale, destructrice, bien sûr suicidaire, et qui vivait en permanence dans les vestibules de l'alcool. Elle buvait sans mesure, avec, je dois le dire, une certaine élégance, sans jamais manifester le moindre relâchement ni le plus petit signe d'ébriété. Nous nous étions rencontrés chez un déplaisant violoniste de l'orchestre national du Capitole dont elle était vaguement la petite amie. Ce soir-là, après un monologue au cours duquel l'artiste se rendit un long et vibrant hommage, nous vîmes ce dernier s'affaler ivre mort sur son canapé de cuir, tandis que ses baffles B & O s'efforçaient de restituer au mieux les enregistrements de quelques-uns de ses concerts. Je ne crois pas que le virtuose revit jamais Gladys Valence qui, en tout cas, avant de partir, alla à la cuisine chercher une plaquette de beurre frais Besnier qu'elle glissa dans la poche intérieure de son costume de marque.

À l'époque, j'avais vingt-quatre ans et j'occupais des emplois temporaires choisis au gré de mes besoins et de mes humeurs. Ma rencontre avec Gladys bouleversa cette vie insouciante. En quelques semaines je devins à la fois un époux responsable et l'employé régulier d'une société de sondages spécialisée dans les enquêtes de consommation. Quand Gladys tomba enceinte et poursuivit sa croisière alcoolique au même rythme effréné, je me mis à redouter le pire pour notre enfant et compris surtout, au fil de nos disputes, que notre vie commune allait bientôt toucher à sa fin. Lorsque quelques jours après la naissance du bébé, ma mère, la Doctoresse, m'annonça qu'il était en parfaite santé, que ses bilans étaient bons, je n'eus soudain

plus peur de rien. J'avais une fille. Saine et sauve, elle était venue au monde le même jour que moi. C'était une sorte de miracle. Elle s'appelait Marie.

Deux ans plus tard, Gladys et moi étions divorcés. Nous nous étions séparés sans tapage, d'un commun accord, et ma femme avait sincèrement apprécié que, durant la procédure, je n'aie à aucun moment mentionné son alcoolisme pour tenter de lui retirer la garde de notre fille. Aujourd'hui, quand je repense à tout cela, à la haine que j'avais accumulée contre Gladys parce qu'elle mettait en danger la vie de notre enfant, je trouve le sort bien cruel, trente-cinq ans plus tard et une fois sa mère disparue, de m'avoir confié, à moi l'homme exemplaire éternellement sobre, l'abominable tâche de conduire notre enfant à la mort.

J'ai parfois des difficultés à l'avouer, mais après toutes ces années, et surtout depuis qu'elle n'est plus là, Gladys me manque. Sa manière à la fois insolente et stylée de traverser l'existence, son absence totale d'illusion et d'espérance, sa rectitude aussi, m'apportaient, d'une façon que j'aurais du mal à expliquer, un supplément de courage et de force qui dorénavant me fait souvent défaut. Anna, ma seconde femme, à bien des égards à l'opposé de la première, n'a jamais possédé cette capacité à me fouetter les sangs ou à me donner l'envie de me battre, fût-ce contre moi-même. Sans doute est-elle trop conventionnelle, je veux dire dotée d'une pensée tissée dans le droit-fil de l'époque, assez ductile pour coller à la morphologie des modes, et habilement opportuniste pour se fondre dans les courants dominants. Ces courants puissants et obscurs qui l'ont fait migrer au Canada et qui, depuis, lui laissent penser qu'elle navigue dans des univers à haut potentiel. Je dis cela sans aigreur. Mais ma mémoire, qui jamais ne se repose, me rappelle régulièrement combien la disparition de Gladys me la rend chaque jour plus précieuse, quand les contours d'Anna, pourtant si vivante et omniprésente, s'effacent peu à peu au fil des ans.

J'ai épousé Anna Keller un peu plus de trois années après mon divorce. Mon père qui adorait Gladys jusque dans ses travers – il aimait beaucoup boire un ou deux verres en sa compagnie – se montra bien plus réservé vis-à-vis de ma nouvelle compagne. Un jour, à son propos et sur un ton qui n'avait rien d'admiratif, il me dit simplement : « Elle ira loin. » Dans la famille, pour des raisons complexes qui tiennent sans doute à notre histoire, nos origines, et à l'inflexibilité de notre mémoire, nous n'avons jamais eu un goût immodéré pour l'ambition, ce trouble désir goulu, cet étrange appétit de l'âme. Et il n'avait pas fallu longtemps à l'homme de la Sneijder Fabriek pour comprendre qu'avec cette jeune femmelà il ne partagerait jamais rien d'autre que des cocktails de politesse. Je me souviens d'une conversation au cours de laquelle mon père, qui n'avait guère de goût pour la sociabilité, s'était malgré tout efforcé de s'intéresser aux projets de sa belle-fille.

- Qu'est-ce que vous avez passé déjà comme examens?
- Un doctorat de mathématiques, un diplôme de statistiques et un autre sur le management et les techniques de décisions stratégiques.
 - Ah bon, les décisions stratégiques aussi...
 - Vous connaissez?
- Non. Mais j'imagine que ça doit représenter beaucoup de travail.
 - Énormément.



Réalisation : PAO Éditions du Seuil Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée Dépôt légal : octobre 2011. N° 864 (00000) Imprimé en France